



CHARIF
MAJDALANI

Beyrouth

2020

Journal
d'un effondrement

suivi de

Cette routine du désastre

PRIX SPÉCIAL DU JURY
FEMINA 2020



BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

BEYROUTH 2020
Journal d'un effondrement
suivi de
CETTE ROUTINE DU DÉSASTRE

Au début de l'été 2020, dans un Liban ruiné par la crise économique, dans un Beyrouth épuisé qui se soulève pour une vraie démocratie, Charif Majdalani entame la rédaction d'un journal. Il entend raconter cette période déroutante, la confronter à son expérience, à ses réflexions et à ses émotions – peut-être aussi espère-t-il ainsi la supporter.

Mais le 4 août, le port de la ville explose. Devenue alors témoignage du cataclysme, cette chronique de l'étouffement dresse le portrait sensible d'une cité stupéfiée par la violence, au cœur de laquelle les habitants chancellent, jouets d'un destin aussi hasardeux que cruel.

Le journal est suivi d'un texte inédit dans lequel l'auteur reprend l'écriture de manière intermittente. Tandis que le pays s'installe dans le désastre, il achève le récit d'un monde qui, ici mais aussi déjà peut-être ailleurs, se meurt, inexorablement.

Né en 1960 au Liban, où il vit, Charif Majdalani est professeur de littérature contemporaine et l'auteur de nombreux romans, notamment, chez Actes Sud, de Dernière oasis (2021). Beyrouth 2020 a reçu le prix spécial du jury Femina.

Illustration de couverture : © Chafa Ghaddar, *Study for Rupture* (détail), 2013

BABEL

BEYROUTH 2020
suivi de
CETTE ROUTINE DU DÉSASTRE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA GRANDE MAISON, Le Seuil, 2005 ; Points, 2006.

CARAVANSÉRAIL, Le Seuil, 2007 ; Points, 2012.

NOS SI BRÈVES ANNÉES DE GLOIRE, Le Seuil, 2012.

LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD, Le Seuil, 2013 ; Points, 2014.

VILLA DES FEMMES (prix Jean Giono), Le Seuil, 2015 ; Points, 2016.

L'EMPEREUR À PIED, Le Seuil, 2017 ; Points, 2018.

DES VIES POSSIBLES, Le Seuil, 2019 ; Points, 2020.

BEYROUTH 2020. JOURNAL D'UN EFFONDREMENT (prix spécial du jury Femina), Actes Sud, 2020 ; suivi de *CETTE ROUTINE DU DÉSASTRE*.

BEYROUTH, ÉTÉ 2021, JOURNAL INTERMITTENT, Babel n° 1811.

DERNIÈRE OASIS, Actes Sud, 2021.

CHARIF MAJDALANI

BEYROUTH 2020

Journal d'un effondrement

suivi de

CETTE ROUTINE DU DÉSASTRE

Beyrouth, été 2021,
journal intermittent

BABEL

BEYROUTH 2020

Journal d'un effondrement

Nous avons marché lui et moi jusqu'aux oliviers. Il y en avait trois, et de petits chênes verts. À l'horizon, à l'est et au sud, on voyait les crêtes des montagnes, et sur les deux autres côtés, c'était assez vaste pour que les limites de la parcelle ne soient pas perceptibles. Le gaillard m'en avait proposé une autre, d'où on voyait la mer, et je lui avais répondu que je ne voulais pas voir la mer. Je la vois assez, tous les jours, et tant qu'à être dans la montagne, autant voir les sommets, et dessus, la nuit, le baldaquin du ciel et son ballet d'étoiles. Je crois qu'il ne comprenait rien à ce que je lui disais. Il était sanglé dans une sorte de gilet, et dessous une chemise boutonnée jusqu'au menton, alors qu'il commençait à faire chaud. Lorsque nous avons dépassé les oliviers, marchant dans les herbes sèches qui cachaient parfois les restes de sillons durcis, en direction des ruines d'un petit cabanon que j'aurais envie de faire restaurer, il m'a demandé s'il était envisageable que je lui paye en cash. J'ai éclaté de rire, en lui demandant d'où il pensait que je pourrais lui trouver des dollars en cash. Il n'a pas commenté, nous étions convenus d'un règlement par chèque. Il a juste tenté sa chance. Il y a quelques jours, j'ai interrogé

Jad sur les raisons qui poussent certains propriétaires à vendre des biens contre des chèques bancaires et il m'a répondu que c'est le plus souvent parce qu'ils ont des dettes qu'ils souhaitent rembourser au plus vite, avant l'effondrement complet de la livre. Moi, en revanche, je ne veux plus avoir un sou à la banque.

À mon retour, Mariam m'a annoncé que la machine à laver faisait un drôle de bruit. Et en effet, elle faisait un bruit inquiétant, une espèce de claquement régulier, presque cadencé, au rythme des tours du tambour. Je l'ai pourtant fait réparer il y a quelques jours, avant-hier, même. J'ai appelé le réparateur, qui n'a pas répondu, évidemment. Ces détails du quotidien sur lesquels nous sommes impuissants m'agacent et me mettent en colère. On se met vite en colère, ces temps-ci.

Sur les réseaux sociaux, la même chose, inlassablement, jusqu'à la nausée. L'effondrement économique, la ruine du pays, le contrôle des capitaux, les taux de change et la livre en chute libre, l'inflation, la pénurie qui guette.

Nous n'avons trouvé de place dans aucun des pubs de la rue Badaro. Seuls deux d'entre eux sont fermés. Les autres sont bondés. Finalement, Marylin, la manageuse de Super Vega, nous a débrouillé une table pour quatre, et nous nous sommes serrés, parce que nous étions six. La distanciation sociale est parfois une vue de l'esprit. La musique était jolie et, à la table d'à côté, un groupe de jeunes femmes riait à tue-tête. En voulant prendre son sac pendu au dossier de sa chaise et presque collé au siège de Pierre, l'une d'entre elles a donné un coup de coude dans mon verre de margarita, qui s'est renversé sur moi. Elle a voulu s'excuser, s'est levée, était prête à me tamponner la chemise, mais s'est arrêtée d'un coup en s'apercevant de l'ambiguïté de son geste. Durant la soirée, elle s'est retournée fréquemment pour partager notre conversation, avec une curiosité évidente, s'amusant de nos plaisanteries et des jeux de mots de Joy. Nous lui avons adressé la parole à plusieurs reprises, pour l'inviter à se retourner complètement, ce qu'elle a fini par faire. Progressivement, notre table et celle qu'elle partageait avec ses amies n'en ont plus fait qu'une. L'une de ses amies nous a raconté qu'elle avait vécu en France puis avait

décidé de rentrer définitivement. Elle avait vendu pour cela le seul bien qu'elle possédait, un appartement à Paris. Avec cet argent, elle projetait de monter une petite affaire ici. Mais depuis, cet argent est devenu inaccessible, et elle a l'impression qu'elle n'a plus rien, comme la plupart d'entre nous. Cela la faisait presque rire. Lorsqu'elle a su que Nayla, ma femme, était psychologue, elle a voulu savoir s'il était normal qu'elle ne ressente pas davantage d'angoisse à l'idée d'avoir tout perdu, et ne s'occupe plus que de cuisine, et par exemple, depuis quelques jours, des diverses et insoupçonnables utilisations du sumac, pour accommoder les œufs au plat, certes, mais aussi l'espadon rôti et la raie.

— Vous trouvez des raies, ces temps-ci ? a demandé Pierre, stupéfait comme nous tous.

— Non, a-t-elle répondu. Je fais des recettes virtuelles.

1^{er} juillet

Je passe ma journée à courir d'une banque à l'autre, à convertir des dollars en livres selon le taux officiel, puis à comparer ce dernier à celui des banques, puis à celui des changeurs, puis à celui du marché noir, à faire des calculs, à planifier des dépenses moitié en chèque, moitié en liquide, avant de m'embrouiller et d'envoyer tout paître. Ma femme m'a dit l'autre jour que si l'ensemble de la population déployait plus utilement une part seulement de l'énergie qu'elle met à essayer de se dépêtrer du piège où elle est prise à cause de la banqueroute de l'État et des banques, on parviendrait à redresser le pays en quarante-huit heures.

La machine économique est moribonde, les commerces sont au bord de la ruine et pourtant, depuis le matin, une activité effrénée s'empare de la ville, comme aux plus beaux jours de son opulence subitement passée. Les embouteillages ne sont pas pires que naguère, bien que les feux de signalisation se soient éteints avec la pénurie de courant électrique. Là où il y en a encore, incompréhensiblement, les agents de la circulation encouragent les automobilistes à les brûler, à grands gestes rageurs, faisant rouler tout le monde en même temps, comme s'ils mettaient un soin qui relève de la revanche à rappeler que l'ordre ne règne plus, alors pourquoi respecter encore ces foutus derniers feux survivants. Les automobilistes en restent pantois. Certains, comme moi, résistent, sous le regard hargneux des agents qui semblent conscients et honteux d'être devenus les représentants du désordre général et de la faillite de l'État, et qui en rajoutent, comme on achève avec fureur de casser un objet auquel on tient pour se punir de l'avoir inconsidérément ébréché. J'en ai parlé à ma femme, en rentrant, elle n'a pas paru touchée par les sentiments que je prête aux agents. Elle ne les aime pas et considérerait déjà avant la crise qu'ils sont

plutôt fauteurs d'embouteillages qu'autre chose, que là où ils se trouvent ils compliquent la situation, que la circulation urbaine est comme un fait de nature, elle finit toujours par se réguler d'elle-même, et que l'intervention humaine ne fait que la perturber et la rendre plus compliquée.

2 juillet

Le hasard a quelque chose de romanesque, voire de tragique. C'est il y a cent ans exactement, en 1920, que l'État libanais a été fondé, et on ne peut que rester rêveur devant l'ironie du sort qui fait advenir la ruine d'un pays à la date même de sa naissance, et au moment même où l'on s'apprête à en célébrer le centenaire. Jusqu'où remonter sur ces cent années, dans la généalogie du désastre ?

Le Liban, l'arrogante petite Suisse qui se prenait pour l'héritière d'une nation antique, voire biblique, s'effondra une première fois en 1975, après trente ans que l'on a tendance aujourd'hui à magnifier. Ce furent pourtant trente ans de luttes, de conflits, de guerres larvées pour définir l'identité du pays. Les chrétiens le considéraient comme leur et fondé pour eux, et refusaient d'en partager le pouvoir réel avec les musulmans. Ces derniers exigeaient leur part de pouvoir, tout en rêvant d'unir le pays aux grands projets arabistes et nassériens. Ils s'allièrent aux organisations armées palestiniennes. Les chrétiens y virent une menace existentielle, s'armèrent aussi et tout partit en morceaux.

Nulle part ailleurs, pourtant, et malgré ces dissensions, les Trente Glorieuses ne méritèrent si évidemment leur nom que dans le Liban de ce temps-là. Tant à cause des dates (1945-1975, soit les trente années de vie de la I^{re} République libanaise qui succédaient aux vingt-cinq indolentes années du Mandat français) que pour les sommets atteints dans l'opulence du Liban de cette époque. Les cabarets et les clubs de Beyrouth étaient alors les plus célèbres de tout l'Orient. Dans les salles de théâtre

et au Casino du Liban chantaient Dalida, Brel ou Louis Armstrong, tandis que dans le décor des immenses temples de Baalbek, Klemperer dirigeait les symphonies de Beethoven et Zeffirelli montait *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi. Belmondo faisait des cabrioles en compagnie de Jean Seberg dans les couloirs de l'Hôtel Phœnicia, Aragon dormait à l'Hôtel Palmyra, les espions de tous les pays se donnaient rendez-vous au bar fameux de l'Hôtel Saint-Georges dessiné par Jean Royère, alors que Niemeyer bâtissait la foire de Tripoli sur le modèle de Brasilia. Mais tout cela ne plut guère à Brigitte Bardot qui, après avoir tourné dans Beyrouth, décréta qu'elle était déçue, c'était trop occidental à son goût. Elle pensait sans doute trouver des chameaux, des ânes et des almées autour de bassins décorés à la mauresque. Or non, c'est le rock et le twist que l'on dansait, le ski nautique et les minijupes faisaient fureur, et tout cela atteignit un paroxysme au début des années 1970, juste avant l'effondrement, alors que par ailleurs, dans les banlieues et autour des camps, des batailles rangées se déroulaient entre les milices palestiniennes et celles des partis chrétiens et que le Sud du pays échappait au contrôle de l'État. Nous étions alors comme les habitants qui vivent au pied d'un volcan, qui cultivent leurs terres si fertiles, travaillent à s'enrichir, passent du bon temps en entendant les rugissements réguliers depuis les entrailles de la terre et des tremblements sous leurs pieds mais n'en ont cure, haussent les épaules, prétendent que ça a toujours été comme ça et que ça le sera encore longtemps. Jusqu'au jour où tout est emporté.

Le déclenchement de la guerre civile de 1975 fut comme le solde de tous les comptes et les mécomptes de cette I^{re} République libanaise. Durant les premières années du conflit, les milices se battirent dans une sorte de consentement populaire, on en considérait les membres comme des héros sacrifiant leur destin et leur vie pour le bien commun ou pour des idées, ici la défense de l'identité libanaise, là l'exaltation de la grandeur de son arabité. Mais les choses ne durèrent pas. Les interventions syriennes dès 1979, puis israéliennes en 1982, le bouleversement de l'échiquier que cela entraîna et surtout la durée du conflit transformèrent fatalement les premiers groupes armés en milices régulières, puis en quasi armées professionnelles. Le comportement des combattants changea aussi, et nombre des premiers volontaires sur les champs de bataille renoncèrent à poursuivre le combat avec la progressive perte de vue des idéaux initiaux. Les jeunes gens enthousiastes des débuts cédèrent progressivement la place à des sortes de soldats de métier. L'osmose avec la population se relâcha puis une véritable hostilité à l'égard des milices commença à se dessiner, d'un côté comme de l'autre, et dans les deux

camps identiquement, sans que cette hostilité pût se manifester au grand jour. Très naturellement aussi, les hommes politiques historiques, les chefs de la I^{re} République qui furent aussi les premiers acteurs de cette guerre, Pierre Gemayel, Camille Chamoun, Kamal Joumblatt ou Saeb Salam, se trouvèrent progressivement débordés ou éliminés, puis remplacés par une nouvelle génération non plus de politiciens mais de chefs de guerre, Samir Geagea, Elie Hobeika, Walid Joumblatt ou Nabih Berry. Leurs diverses milices et l'innombrable clientèle qu'elles laissèrent grossir dans leur orbite mirent durant une décennie le pays en coupe réglée, par le racket, les trafics divers, le contrôle des structures à moitié ruinées de l'État et notamment de ses ports et aéroports. Ce qui explique pourquoi le surgissement du général Aoun, commandant en chef de ce qui restait de l'armée légaliste, eut un tel retentissement, et pourquoi tant d'enthousiasme s'agrégea autour de sa personne. Ce matamore imprudent et maladroit promit, dans des discours aussi fameux que fumeux, de nettoyer le Liban des milices, puis de la présence syrienne. Mais au lieu d'y parvenir, il ne fit, au terme de batailles sanglantes et inutiles, qu'achever de ruiner le pays, d'unir contre lui l'ensemble des milices aux côtés des Syriens et de permettre à ces derniers de le chasser et de mettre la main sur l'ensemble du pays, en y décrétant la fin de la guerre.